

« Vu(e)s de l'arbre » -- Edith Liégy

Atelier de Recherche en écocritique et écopoétique de l'UPVD

Séance du 19 janvier 2017

*Sont présents : Bénédicte Meillon, Margot Lauwers, Jonathan Pollock, Diane Deplante, Diane Sabatier, Charles Dalant, Sonja Böttger, Caroline Gayraud, Johanna Faerber, Samia Maroune, Abeline Léal, Jean-Michel Bringe, Henri Got, Renée Lavallée, Camille Daniel, Catherine Pic, Lara Jouaux, Monette Leconte, Ian Grivel, Hélène Guillaume*

*Sont excusés : Pascale Amiot, Nathalie Solomon, Anne Chamayou, Jocelyn Dupont, Thierry Eloi, Pascal Noguès.*

Bénédicte Meillon ouvre la séance, excuse les absents et présente Edith Liégy qui est déléguée générale préposée au développement durable à la communauté urbaine de Perpignan et fait une thèse tout en travaillant à plein temps. Elle a, à ce jour déjà, effectué un travail de fond très dense sur la présence de la nature dans l'art, l'éco-anthropologie de l'art.

La communication d'Edith débute par une citation de Francis Hallé. Edith nous propose un parcours de recherche à propos des « vue(s) d'arbre » dans les expositions qu'elle a visité, étudié dans le cadre de sa recherche. Les images dans l'art constituent des ressources en lien avec les expériences du monde, selon Descola. Pour exemple de ceci, on peut penser, notamment à Arte-povera ou Recycl'art.

➔ Une des questions de fond de cette intervention concernera l'impact possible de l'art sur la conscience écologique.

Le référencement des artistes est historiquement tourné vers les artistes américains. Edith a voulu s'intéresser à un champ moins restreint. Œuvres vécues comme expériences singulières. Elles relèvent l'inhabituel de l'habituel. Poétique écologique inspirée d'activisme.

Selon E. Hache, l'écologie est caractérisée par des représentations de nature en crise. Par exemple, l'œuvre « Arbres Manifestes » qui montre comment l'art se nourrit d'activisme : Buys s'est certainement inspiré de *l'Homme qui plantait des arbres* de Gionot, nous explique Edith. Parmi d'autres exemples d'artistes, il est possible de citer les œuvres de Gustave Metzger, un artiste allemand activiste longtemps ignoré par l'histoire de l'art, ou encore Frans Krajcberg et Enrique Olivera. Ou encore l'initiative du prix Khole « Art pour l'environnement » dans le cadre duquel « plus de 15.000 arbres virtuels et réels ont déjà été plantés ». La question qui se pose dès lors est « les artistes peuvent-ils sauver la planète ? »

174 artistes ont été répertoriés par E. Liégy, Ariane Michel et Eija-Liisa Atila font partie de ce qu'elle a intitulé la branche « Art Vidéo ».

Ariane Michel « Les Yeux Ronds » :

*Ariane Michel* est une plasticienne française quarantenaire, elle a fait ses études à Hypocagne et à l'école nationale supérieure des arts.

Elle réalise des conférences performatives, dont une avec Philippe Descola (celui qui regarde vers la forêt), expo : parmi nous (d'où est tiré *Les Yeux Ronds*), elle travaille aussi sur le devenir animal en Suisse. Elle déclarera « Je pense qu'on est un peu malade de la perception », elle cherche à utiliser l'animal comme prisme de perception afin de nous pousser à redécouvrir des perceptions que nous ne percevons plus. Elle explore et expose nos sens avec la vidéo et le cinéma. Son objectif est de déconnecter le spectateur du monde humain pour déstabiliser notre point de vue anthropocentré (centré sur l'être humain) et nous permettre d'entrer dans cette terre-monde dont nous faisons partie en l'ayant

oublié. Ses montages vidéo sont donc faits dans le but de faire perdre le point de vue d'humain et de faire disparaître la parole de l'homme ou bien de la rendre inaudible. La narration évolue avec/par les couleurs et les sons plutôt que par les mots. Ariane Michel parle de réhabiliter les sens, par l'expérience multi-sensorielle.

L'œuvre *Les yeux ronds* est une installation vidéo avec son (au Jeu de Paume). Le spectateur est guidé vers le fait de s'identifier à la chouette, plus qu'aux conducteurs (humains). Puis, la chouette part. Il ne reste que la branche. Le bruit des automobiles devient assourdissant. La posture de l'artiste est presque animale : « j'ai essayé de devenir moi-même ce témoin presque inhumain [...], j'ai essayé d'être dans ce rapport presque instinctif ». Ce faisant elle met en place un espace dans lequel il n'existe pas de hiérarchie avec l'être vivant de l'autre côté et privilégie la présence-au-monde (*being-in-the-world*).

« Monuments et animaux » = succès public = 140 000 visiteurs, dont le commissaire d'exposition est directeur du musée de la chasse et de la nature. L'objectif de ce musée est, d'ailleurs, le développement du rapport de l'homme au monde naturel dans l'art. L'exposition est voulue telle une forêt mentale (« l'animal est un autre », le « devenir-animal » et le « vivre ensemble » sont les thèmes de l'exposition). Point de vue depuis l'arbre : « elle » de Gloria Friedman (inspirée par Mira, personnage de la mythologie grecque). Edith cite ici le travail d'A. Compagnon à propos de la mémoire du corps. Il se produit un cheminement circulaire entre le présent de la création et notre présent. Le spectateur entre en relation avec la vision de la chouette, forme de fusion entre la vision de la chouette et la nôtre, « nous devenons chouette, animal hybride, nous avons pris de la hauteur, notre oreille prête attention aux bruits alentours ».

#### Eija-Liisa Atila « Horizontal » :

Eija-Liisa Atila est une artiste finlandaise de 57 ans qui vit à Helsinki, son travail a notamment été exposé au FAC et MAC, MOMA en 2011.

*Horizontal* rappelle l'expérience de l'arbre dans la forêt de l'enfance dont nous avons tous fait l'expérience. Quel récit peut-on lire autour de cette exposition ? Elle tourne autour de plusieurs étapes différentes, notamment *La maison*, *L'annonciation*, et *Horizontal* qui constitue la représentation d'un arbre grandeur nature en plusieurs images assemblées sur différents écrans accolés. Dû à sa taille, l'arbre est présenté à l'horizontal, d'où le titre de l'œuvre. L'Épicéa est un arbre familier en Finlande. L'œuvre *Horizontal* se veut être le portrait filmé d'un Épicéa vivant, pratiquement en grandeur réelle, présenté couché sur six écrans successifs. L'Épicéa ramène aux réflexions de Von Uexküll à propos des mondes perçus et des mondes vécus, nous dit Edith. En effet, il existe une analogie entre les questionnements de Von Uexküll sur la perception d'environnements différents mais s'entrecroisant temporairement (*overlapping*), ignorés des uns et des autres. L'installation génère des images qui entourent les spectateurs qui déambulent en enfilade de salle en salle, guidés par la bande son et la lumière des écrans. En outre, l'Épicéa ne rentre pas sur l'écran (d'où l'image sur plusieurs écrans). Cela montre les limites de la perception anthropocentrique. *Horizontal* désoriente le regard accoutumé à l'arbre dans sa verticalité. Cet arbre contraste avec les arbres morts, couchés, que l'on rencontre souvent dans l'art. L'horizontalité fait penser à celle des arbres coupés, mais celui-là est bien vivant comme les spectateurs le voient sur les écrans de projection. La vidéo d'art permet ici d'adopter un point de vue particulier, décentré de l'être humain. Cette œuvre vise à dénoncer l'idée suivante de son auteure, selon laquelle « notre forme de perception n'est pas adaptée à rendre compte du réel » ; l'Épicéa n'apporte aucune réponse à lui tout seul mais ouvre la voie à des éléments de réponse possibles.

« Un peu comme un shaman, j'essaie de retisser le lien », déclarera Atila. Le travail d'Atila offre une hauteur nécessaire pour mieux observer afin d'immerger le spectateur dans la narration. L'objectif est de nous faire entrer dans les images. Son travail cherche à représenter des moments d'émotions

intenses : qu'est-ce que percevoir le monde, qu'est-ce que la conscience ? Elle rappelle aussi qu'il y a quelqu'un derrière la caméra, elle rend l'artiste visible et essaye de concrétiser par le cinéma les théories de Von Uexkül (visionnage d'un extrait vidéo) : « l'écologie nous oblige à nous poser ce genre de questions naïves », les mondes coexistent et sont parallèles mais ne cohabitent pas.

En conclusion, ces deux artistes dés-orientent notre vision, nos habitudes ainsi que nos sens, l'une en prenant la focale d'un animal, l'autre par l'horizontalité. L'immersion est une composante essentielle de l'art-cinéma présenté ici. Ces films nous font faire l'expérience d'un temps lent, un temps long, propice au vivant, temps auquel l'humain n'est plus que rarement habitué.

L'intervention d'Edith se termine sur la question par laquelle elle avait commencé, en d'autres mots : Quel peut être l'impact de telles œuvres sur notre perception du monde et / ou notre perception écologique ?

---

Bénédicte Meillon reprend la parole après l'intervention d'Edith en insistant sur le côté très intéressant du travail de zoom effectué par Edith qui est d'autant plus intéressant quand on connaît l'étendue des œuvres et expositions traitées par son travail de recherche.

Q°= allez-vous mettre en relation vos travaux sur la destruction (les représentations de nature, d'arbres morts, déracinés) et ceux sur la conservation (comme ceux présentés ici aujourd'hui) ?

Réponse = Edith explique que cela rejoint ce sur quoi elle travaille à l'heure actuelle, qu'il se produit une réconciliation au sein des musées entre ces deux univers.

C. Dahant : Athéna (chouette la représente), et la chouette de Minerve de Hegel (son absence nous pousse à penser qu'on a raté quelque chose).

B. Meillon : ton approche et analyse de ces œuvres rejoignent la présentation de Belinda Canonne concernant le besoin de vigilance et d'attention (pour l'écologie) : il est question de retrouver l'inhabituel de l'habituel, le besoin de s'émerveiller de l'ordinaire pour y voir l'extraordinaire, révéler les enchantements ordinaires.

La séance se clôture sur l'évocation de l'œuvre de Belinda Canonne (qui est marraine des Presses Universitaires de Perpignan également) et de sa récente visite à notre université. Après des remerciements chaleureux envers Edith, nous prenons congé.

*Compte-Rendu rédigé par Margot Lauwers, avec  
la collaboration de Sonja Böttger, Béné Meillon et Fanny Monnier.*